

**JAMES LEE
BURKE**

**LA PLUIE
DE NÉON**

**UNE ENQUÊTE
DE ROBICHEAUX**

RIVAGES/NOIR

Avant de passer sur la chaise électrique, Johnny Massina rapporte au lieutenant Dave Robicheaux que sa tête serait mise à prix par les Colombiens. En effet, ce dernier avait découvert le cadavre d'une jeune femme dans le bayou et refusé de croire à la noyade accidentelle. Son acharnement à découvrir la vérité provoque une réaction en chaîne de morts violentes qui ramène à sa mémoire des souvenirs cauchemardesques, le poussant à chercher l'oubli dans des bars miteux où son reflet dans les miroirs se brouille, comme la lumière des néons à travers les vitres mouillées de pluie.

La première aventure de Dave Robicheaux.

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon
Prisonniers du ciel
Black Cherry Blues
Une tache sur l'éternité
Une saison pour la peur
Dans la brume électrique avec les morts confédérés
Dixie City
Le Brasier de l'ange
Cadillac Juke-Box
Sunset Limited
Purple Cane Road
Jolie Blon's Bounce
Dernier tramway pour les Champs-Élysées
L'Emblème du croisé
La Descente de Pégase
La Nuit la plus longue
Swan Peak
L'Arc-en-ciel de verre
Creole Belle
Lumière du monde

Série Billy Bob Holland

Déposer glaive et bouclier
Texas Forever
La Rose du Cimarron
Heartwood
Bitterroot
Dieux de la pluie

(suite en fin d'ouvrage)

James Lee Burke

La pluie de néon

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Freddy Michalski

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *The Neon Rain*
(Henry Holt and Company)

© James Lee Burke, 1987

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1996,
pour la traduction française

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1999,
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3440-7

*À la famille de Walter J. Burke de New Iberia, Louisiane,
avec grande affection pour leurs manières affables,
leur douceur et leur gentillesse.*

1

Le ciel du crépuscule se zébrait de mauve, couleur de prunes déchiquetées, et une pluie fine commençait à tomber lorsque j'arrivai au bout de la chaussée goudronnée qui traversait trente-cinq kilomètres de forêt presque impénétrable, chênes rabougris et pins, pour m'arrêter devant le portail d'entrée du pénitencier d'Angola. La foule des opposants à la peine de mort – prêtres, nonnes en habits laïques, gamins de la LSU, mains en coupe autour de leur bougie allumée – priaient devant la clôture. Où se trouvait également un autre groupe – étrange rassemblement de membres de fraternités universitaires et de péquenots – occupé à boire de la bière sortie de glacières en polystyrène remplies de glace pilée ; ils chantaient *Luis, Petit Ver Luisant*, et arboraient des pancartes qui disaient : À LA TIENNE, MASSINA ET JOHNNY, C'EST AUJOURD'HUI QUE T'OUVRES TON STAND DE GRILLADES.

– Je suis le lieutenant Dave Robicheaux, services de police de La Nouvelle-Orléans, dis-je à l'un des gardes du portail.

Je lui présentai mon insigne.

– Oh, ouais, lieutenant. J'ai votre nom sur mes

tablettes. Je monte avec vous pour vous conduire au Block, dit-il en s'installant à mon côté.

Il portait les manches de sa chemise kaki remontées sur ses bras hâlés et il avait les yeux verts, le regard impassible et le faciès à l'ossature épaisse caractéristiques des populations rurales du nord de la Louisiane. Se dégageait de lui une odeur assez discrète, un mélange de sueur séchée, de Red Man et de talc.

– Des deux groupes qu'y a là, je sais pas lequel me tracasse le plus. Ces religieux se comportent comme si on faisait frire quelqu'un pour une simple infraction au code de la route, et tous ces gamins avec leurs pancartes ne doivent pas avoir leur dose de chatte à l'université. Vous restez jusqu'à la fin du truc ?

– Non.

– C'est vous qui l'avez épinglé, ce mec, ou quoi ?

– C'était juste un petit truand de bas étage sur lequel il m'arrivait de tomber au passage, de temps en temps. Je ne l'ai jamais chopé pour quoi que ce soit. En fait, je crois bien qu'il a foiré plus de coups qu'il n'en a réussi. Peut-être bien qu'il a fini par se trouver une place dans la pègre grâce à la méthode Coué.

Le garde ne rit pas. Il regardait par la fenêtre l'énorme étendue de terres plates où se dressait la ferme-prison, plissant les paupières, regard rétréci, chaque fois que nous croisions un prisonnier de confiance sur le chemin de terre. L'ensemble des quartiers d'hébergement de la prison, une série de dortoirs à un étage, sécurité maximale, contenus à l'intérieur d'un enclos de barbelés et reliés entre eux par des passerelles et des cours d'exercice, portait le nom de « Block ». Tout était illuminé, brillant comme le cobalt sous la pluie, et j'apercevais au loin les champs

de canne à sucre et de patates douces aussi nettement tranchés qu'une découpe au scalpel, les ruines en décombres des camps du dix-neuvième siècle qui se détachaient en silhouettes sur fond de ciel rougi par les dernières lueurs du couchant, les saules ployés par la brise le long de la levée du Mississippi sous laquelle gisaient à jamais nombre de détenus assassinés.

– Ils gardent encore la chaise dans la Red Hat House ? dis-je.

– C'est bien ça. C'est là qu'ils les débarrassent du feu qui leur brûle le cul. Vous savez pourquoi l'endroit y s'appelle comme ça ?

– Oui, dis-je. Mais il ne m'écoutait pas.

– Bien avant qu'ils commencent à mettre les vicieux et les méchants en isolement dans le Block, ils les faisaient travailler près de la rivière et ils les obligeaient à porter des chandails à rayures et puis ces fameux chapeaux de paille peints en rouge. Et puis, le soir venu, ils les faisaient déshabiller, ils les passaient à la fouille et direction la Red Hat House au pas de course, où ils leur balançaient leurs vêtements derrière eux. Y avait pas de moustiquaires aux fenêtres, et les moustiques, ils étaient capables de vous convertir un homme en chrétien là où même une batte de base-ball y arrivait pas.

Je rangeai la voiture et nous pénétrâmes dans le Block. Après avoir traversé le premier quartier d'isolement, là où étaient détenus les balances comme les prisonniers dangereux, nous empruntâmes la coursive brillamment illuminée qui reliait les cours d'exercice au dortoir suivant. Nous franchîmes une seconde grille à verrous hydrauliques et un espace mort où deux matons jouaient aux cartes, assis à une table, sous

une pancarte qui disait : PAS D'ARMES AU-DELÀ DE CE POINT, avant de traverser foyers et réfectoires où des Noirs, prisonniers de confiance, passaient les sols rutilants à la cireuse électrique, pour finalement remonter l'escalier métallique en spirale jusqu'à un petit recoin placé sous sécurité maximale où Johnny Massina passait les trois dernières heures de son existence.

Le garde me laissa là. Un autre prit le relais et tira le levier qui ouvrait la porte coulissante de la cellule. Johnny portait une chemise blanche, un pantalon de toile noire, et des chaussures noires de l'Air Force sur des chaussettes blanches. Ses cheveux crépus noirs et gris dégouttaient de sueur, et son visage avait la couleur et la texture d'un vieux papier. Il leva la tête vers moi depuis la couchette où il était assis, les yeux brûlants et brillants, la lèvre supérieure perlée de gouttelettes. Il tenait une Camel entre ses doigts jaunis et le sol à l'entour de ses pieds était jonché de mégots.

– Belle-Mèche, je suis content que tu sois venu. Je ne savais pas si t'allais pouvoir, dit-il.

– Comment va, Johnny ?

Il serra les mains sur les cuisses, regarda le sol et releva les yeux vers moi. Je le vis déglutir.

– T'as déjà eu la trouille ? Jusqu'à quel point ? demanda-t-il.

– J'ai eu mes moments, au Viêt-nam.

– C'est vrai. T'es bien allé là-bas, non ?

– Y a bien longtemps, en 64, avant que ça ne commence vraiment à chauffer.

– Je parie que t'as été un bon soldat.

– J'ai été juste un soldat vivant, c'est tout.

Je me sentis immédiatement stupide d'avoir fait cette remarque. Il vit le regret sur mon visage.

– Ne t'en fais pas, dit-il. J'ai tout un paquet de conneries à te raconter. Écoute. Tu te souviens, quand tu m'as emmené une ou deux fois à ces réunions des AA ? L'étape que vous décidez de franchir, les mecs, quand vous voulez avouer quelque chose, comment que vous appelez ça, déjà ?

– L'Étape numéro 5 : reconnaître à ses propres yeux, devant Dieu et devant un autre l'exacte nature de ses fautes.

– C'est bien ça. Eh ben, j'l'ai fait. Devant un prêcheur, un homme de couleur, hier matin. J'lui ai dit toutes les mauvaises choses que j'avais faites.

– C'est bien, Johnny.

– Non, écoute bien. Je lui ai dit la vérité et je me suis libéré de certaines saloperies vraiment méchantes, des trucs sexuels qui me faisaient toujours honte et que j'avais jamais compris. Tu vois ce que je veux dire ? J'ai rien gardé caché. Je lui ai aussi raconté, à propos des deux mecs que j'ai dessoudés dans ma vie. J'ai largué un mec par-dessus la rambarde d'un bateau en route pour la Havane, et en 1958, j'ai descendu le cousin de Bugsy Siegel au fusil de chasse. Tu sais ce que ça veut dire, de refroidir un membre de la famille de Bugsy Siegel ? Après avoir confessé ça au prêcheur, j'en ai parlé au garde et au directeur-adjoint. Tu te rends compte que ces enfoirés de connards n'en ont strictement rien eu à foutre ?

« Attends une minute, laisse-moi finir. J'ai raconté tout ça parce qu'y faut quelqu'un qui croie que j'ai pas descendu cette nana. Jamais j'irais balancer une jeune fille par une fenêtre d'hôtel, Belle-Mèche. C'est pas vraiment le pied, l'idée que je vais passer à la friture ; j' imagine qu'au bout du compte, tout ça, ça revient

à la même chose, mais je veux que ces salopards, y sachent que j'ai seulement réglé leur compte à des mecs qui jouaient le jeu avec les mêmes règles que moi. Est-ce que tu peux comprendre ça ?

– Je crois. Et je suis content également que tu aies passé ta cinquième étape, Johnny.

J'eus droit à son premier sourire. Son visage luisait à la lumière.

– Hé, dis-moi un truc. C'est vrai que Jimmie le Prince, c'est ton frère ?

– On entend raconter des tas de conneries dans les rues.

– Vous avez tous les deux les cheveux noirs des Cajuns, avec une mèche blanche, comme si vous aviez du sang de sconse dans les veines.

Il éclata de rire. Son esprit n'était plus tout entier à la balade qui l'attendait, à trois heures de là, et qui le conduirait, mains entravées à la chaîne de ceinture, à la Red Hat House.

– Un jour, il nous a passé contrat pour lui installer des machines à poker dans ses établissements. Une fois que ç'a été fait, on lui a dit qu'à partir de maintenant, c'est chez nous qu'il se procurait toutes ses machines : cigarettes, Pac-Man et capotes. Alors il nous dit, pas de capotes. Alors on lui dit qu'il a pas le choix, ou bien, il nous achète toute la gamme ou bien, il se trouve plus aucun service de blanchisserie, les Camionneurs lui collent une manif avec pancartes sur le trottoir, les services de santé de la paroisse découvrent que les mecs qu'il emploie à la plonge ont la lèpre. Alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il invite Didoni Giacano – Didi Gee en personne – et toute sa famille, pour une dégustation de lasagnes dans son restaurant,

et les voilà qui arrivent un dimanche après-midi, une vraie troupe de *cafoni* tout juste débarqués du bateau de Palerme, parce que Didi pense que Jimmie a des gens très respectables dans ses relations et qu'il va le faire entrer aux Chevaliers de Colomb ou quelque chose du genre. Didi Gee pèse dans les trois cents livres et il est couvert de poils, une vraie bête. Il fout une trouille à chier à tout ce qui bouge au centre-ville de La Nouvelle-Orléans, mais sa mama, c'est une petite dame sicilienne de rien du tout, complètement desséchée, qui ressemble à une momie enveloppée de chiffons noirs et elle continue à taper sur les doigts de Didi à coup de cuillère quand il tend le bras pour se servir sans demander.

« Et donc, au beau milieu du dîner, Jimmie commence à raconter à Mama Giacano à quel point Didi Gee, c'est le super mec, et que tous les membres de la Chambre de Commerce et du Bureau de Promotion des Entreprises pensent qu'il est un grand plus pour la ville, et que Didi aussi laisse jamais personne chercher des crosses à ses amis. Par exemple, qu'il dit, y'a des raclures qui ont essayé de placer des machines dans les restaurants de Jimmie que lui, Jimmie, en bon catholique, y veut pas voir. Mama Giacano, elle a peut-être bien l'air d'être faite en pâte toute desséchée, mais ses petits yeux noirs brûlants disent à tout le monde qu'elle sait de quoi il parle. Alors Jimmie dit que Didi a arraché toutes les machines, il les a écrabouillées à coups de marteau avant de faire passer un camion dessus, derrière le restaurant.

« Didi Gee, il a la bouche pleine de bière et d'huîtres crues, et il manque d'en mourir sur place tellement y s'étrangle. Il crache sa bouillie à travers toute son

assiette, ses mômes lui tapent dans le dos, et à force de tousser, il te ressort une huître assez grosse pour boucher un collecteur d'égoût. Mama Giacano attend qu'il ait plus la figure toute violette, et alors elle lui dit qu'elle a pas élevé son fils pour qu'il mange comme un troupeau de cochons et elle dit qu'il devrait aller aux toilettes se laver la bouche parce que tous ceux qui sont à sa table, ils sont malades rien qu'à le regarder, et comme il se lève pas tout de suite, elle lui colle un bon coup de cuillère sur les jointures. Alors Jimmie dit qu'il veut emmener toute la famille sur son voilier et peut-être bien que Didi Gee devrait rejoindre les rangs du Yacht Club, parce que tous les millionnaires qui sont là pensent qu'il est un mec super, et chouette, et tout, et puis, en plus, Mama Giacano adorerait absolument toutes ces grandes fêtes italo-américaines qu'ils organisent le 4 juillet et le jour de Colomb. Et même si Didi, y devient pas membre, ce que tout le monde sait très bien parce qu'il déteste l'eau et dégueule ses tripes rien qu'à monter sur le ferry pour traverser le Mississippi, Jimmie prendra sa voiture et il ira chercher Mama Giacano chaque fois qu'elle en aura envie et il lui fera faire un tour de voilier sur le lac Ponchartrain.

Il rit à nouveau et passa la main dans sa chevelure humide. Il s'humecta les lèvres et secoua la tête, et je vis la peur réapparâître dans son regard.

– Je parie qu'y t'a déjà raconté l'histoire, pas vrai ? dit-il.

– Ils ne m'ont pas accordé beaucoup de temps, Johnny. Y a-t-il autre chose que tu voulais me dire ?

– Ouais, en fait. T'as toujours été bien honnête avec moi et j'ai pensé que je pourrais peut-être repayer un peu de ma dette.

Il essuya du plat des doigts la sueur qui lui tombait dans les yeux.

– Je me dis que j’aurai peut-être bien quelques grosses dettes à payer, une fois de l’autre côté. Ça peut pas faire de mal d’essayer de régler ce qu’on peut maintenant, pas vrai ?

– Tu ne me dois rien.

– Un mec avec mon pedigree, c’est avec le monde entier qu’il est en dette, putain. De toutes façons, voilà toute l’histoire. Hier y a cette flotte du nom de L.J. Potts, de Magazine Street, qui poussait son balai dans le couloir, et voilà qu’il se met à le coller sur mes barreaux et à faire toutes sortes de bruits pour m’empêcher de dormir. Alors je lui dis comme ça que je participe pas au concours de la meilleure ménagère et que cette espèce de fiotte, elle voudrait pas aller promener son balai ailleurs avant que je mette la main dessus et que je le lui fourre dans le trou de balle. Alors la flotte en question, qui a un frangin du nom de Wesley Potts, essaie de m’impressionner. Il demande si je connais pas un poulet de la Criminelle de La Nouvelle-Orléans du nom de Robicheaux, et y ricane, il est tout content parce qu’il croit que t’es un des flics qui m’ont agrafé. Je lui dis, peut-être bien, et y continue à ricaner, et y me dit, tu comprends, je vais t’apprendre une bonne nouvelle, comme quoi son frère Wesley s’est laissé dire que ce poulet de la Criminelle a fourré le nez là où y fallait pas et que s’il arrête pas, il va se faire dessouder.

– C’est du vent, tout ça, Johnny.

– Ouais, probable que t’as raison, sauf qu’y a un petit détail avec lui et son frangin : je crois bien qu’ils sont tous les deux en cheville avec les têtes d’huile.

– Les Colombiens ?

– Putain que oui. Ils envahissent le pays plus vite que le sida. Y sont prêts à se farcir n'importe qui en plus – des familles entières, enfants, vieillards, ça fait pas de différence à leurs yeux. Tu te souviens de ce bar qui a cramé sur Basin ? La tête d'huile qui a fait ça, y s'est collé à l'entrée, en plein jour, avec un putain de lance-flammes dans le dos, et parce qu'il était de bonne humeur ce jour-là, il a donné une minute aux clients pour déguerpir avant de faire fondre la baraque et de la transformer en un tas de plastique plein de bulles. Fais gaffe à ces enfoirés-là, Belle-Mèche.

Il alluma une nouvelle Camel au mégot qu'il tenait à la main. Il suait à grosses gouttes maintenant, et il s'essuya la figure sur sa manche tout en renflant sa propre odeur. Son visage vira alors au gris et il regarda droit devant lui, les paumes crispées sur ses cuisses.

– Vaut mieux que tu partes maintenant. Je crois que je vais à nouveau me sentir mal, dit-il.

– Je crois que t'es un mec de première, Johnny.

– Pas sur ce coup-ci.

Nous nous serrâmes la main. La sienne glissa dans la mienne, légère et moite.

*
* *

On électrocuta Johnny Massina à minuit. De retour sur ma péniche du lac Ponchartrain, tandis que la pluie battait sur le toit et dansait à la surface des eaux, je me rappelai les quelques paroles que j'avais un jour entendu chanter par un détenu noir à Angola :

J'demande à mon patron, Patron, dis-moi c'qui est bien.

Y me colle un pain à gauche et m'dit, mon gars, t'sais maintenant ce qui est bien.

J'me demande bien pourquoi qu'y brûlent un mec à minuit.

L'courant, y'est plus fort ; tout le monde a éteint ses lumières.

*
* *

Mon équipier à la Criminelle s'appelait Cletus Purcel. Nos deux bureaux se faisaient face dans une petite pièce de l'ancienne caserne de pompiers de Basin Street, aujourd'hui réaménagée. Avant d'avoir servi de caserne, la bâtisse était un entrepôt de coton, et avant la guerre de Sécession, on y entassait dans les sous-sols les esclaves qu'on remontait au jour jusqu'à une aire de terre battue, qui faisait à la fois office de présentoir pour la vente aux enchères et d'arène pour les combats de coqs.

Le visage de Cletus donnait l'impression d'avoir été fabriqué à partir de cuir de porc bouilli, sauf qu'on y voyait des cicatrices de points de suture sur l'arête du nez et une arcade sourcilière, là où il s'était ramassé un coup de tuyau quand il était gamin, dans l'Irish Channel. C'était un gaillard imposant, cheveux blond-roux et yeux verts intelligents, et il bataillait régulièrement contre les kilos, sans grand succès, en pompant la fonte quatre fois par semaine dans son garage.

– Est-ce que tu connais un dénommé Wesley Potts ? demandai-je.

– Seigneur, oui. Je suis allé à l'école avec lui et ses frères. Quelle famille ! Tout juste comme si t'avais un tas de moisissures comme voisins de palier.

– Johnny Massina m'a dit que ce mec raconte qu'on va me moucher la chandelle.

– Ça me paraît un paquet de conneries. Potts, c'est qu'une raclure sans tripes. Il dirige un cinéma de films cochons sur Bourbon. Je te le présenterai cet après-midi. Tu verras, tu vas apprécier le bonhomme.

– J'ai son dossier sous les yeux justement. Deux inculpations pour stupéfiants, six pour obscénité, pas de condamnation. De toute évidence, il a un gros problème avec le Service fédéral des impôts.

– Il fait l'homme de paille pour les têtes d'huile.

– C'est ce que Massina a dit.

– Très bien, on va aller bavarder avec lui après déjeuner. Tu remarqueras que je dis bien *après* déjeuner, parce que ce mec-là, c'est vraiment un tas de merde, garanti authentique. À propos, le légiste de la paroisse à Cataouatche a répondu à ton coup de fil. Il a dit qu'il n'y a pas eu d'autopsie sur la fille de couleur.

– Qu'est-ce que tu veux dire, il n'y a pas eu d'autopsie ?

– Il a dit qu'il n'y a pas eu d'autopsie parce que le bureau du shérif n'en a pas demandé. On a classé ça comme noyade. C'est quoi, cette histoire, tant qu'on y est, Dave ? Tu n'as donc pas assez d'affaires en cours, pour que tu te sentes obligé d'aller trouver du boulot supplémentaire dans la paroisse de Cataouatche ? Les mecs de là-bas, tu sais bien qu'ils n'obéissent pas aux mêmes règles que nous, de toute manière.